

SIXIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE B

Première lecture : Lv 13,1-46

Psaume responsorial : 102(101)

Deuxième lecture : 1 Co 10,31 – 11,1

Evangile : Mc 1,40-45.

Si tu veux..., je le veux

L'Evangile de ce sixième dimanche du Temps Ordinaire continue le récit des miracles accomplis par Jésus en début de vie publique. Après avoir guéri plusieurs malades souffrant chacun d'un mal, aujourd'hui, Jésus fait face à un seul malade souffrant de plusieurs maux : la lèpre, le rejet de la société, l'isolement physique, le désespoir et la solitude spirituelle. Si ce malade, pour aborder Jésus, *tombe à ses genoux et le supplie*, n'est-ce pas qu'il reconnaît sa divinité ? Le Seigneur peut se permettre alors de ne plus exiger de lui l'acte de foi qu'il attend de miraculés dans plusieurs autres cas.

On remarque par ailleurs que tout se déroule ici comme une rencontre au niveau des volontés. Le malade présente sa cause à Jésus en disant : *si tu veux...* Jésus manifeste sa disponibilité en disant : *je le veux...*

Mais la volonté que Jésus a de guérir le malade est basée essentiellement sur sa compassion. Jésus serait donc un Maître compatissant. Or, la compassion est une vertu que païens et chrétiens hésitent à prêter à Dieu. Dans la mythologie gréco-romaine, les dieux, sur l'Olympe, jouissent du bonheur éternel en buvant du Nectar, et ils sont parfaitement indifférents aux misères des hommes sur la terre. De son côté, une certaine théologie chrétienne fondée sur la logique philosophique, veut que Dieu soit impassible, non par indifférence, mais par nature, une nature que rien ne peut faire frémir parce qu'elle est immuable. Et voilà que Jésus se présente comme un Dieu sensible à la misère humaine, comme son Père dans l'Ancien Testament, se laisse émouvoir par la conversion de la Ninive pécheresse, au point de changer d'avis sur sa décision de châtier (cf. Jon 3,10).

En revenant à Jésus, disons que sa compassion le pousse à aller à l'encontre de la Loi exprimée dans la première lecture d'aujourd'hui, qui interdit à l'homme sain de toucher un

lépreux. Par cet interdit, il faut comprendre que la société a le devoir d'édicter des lois pour protéger ses sujets de la contagion. Mais lorsque Jésus, comme dit le texte, *étendit la main et le toucha*, il entend enseigner par son comportement qu'on ne peut manifester l'amour en respectant la "distance de sécurité". Et il est très intéressant ici de recourir à l'ambivalence du verbe toucher dans la langue française. Toucher, c'est mettre en acte l'organe qui correspond à ce sens. Toucher signifie aussi "émouvoir". Il faudrait alors dire ici que c'est un Jésus touché qui touche le lépreux.

Or, cette compassion, ce n'est pas de la pitié condescendante, mais elle suscite en Jésus une réelle volonté de faire quelque chose. Dans ses conséquences, le geste que Jésus accomplit ici va au-delà de l'attente du malade : finalement, Jésus s'identifie à lui, prend sa place d'exclu, car c'est lui Jésus qui, désormais *ne pouvait plus ouvertement entrer dans une ville*, tandis que le malade est réadmis dans la société. C'est à se demander qui des deux est traité comme lépreux en fin de compte !

Ce sublime geste de solidarité, Jésus l'accomplit dans l'esprit de désintéressement. Il n'exige rien en contrepartie, comme Elisée, lorsqu'il guérit Naaman le Syrien (cf. 2 R 5,16).

De ce que nous venons de dire, un élément constitue pour nous une bonne Nouvelle : c'est que Jésus veut nous guérir : *je le veux, sois purifié*. De fait, Jésus ne peut pas ne pas vouloir nous guérir, car le mal est incompatible avec sa nature de Verbe de Dieu, Médiateur d'une création sans défaut. Le Verbe ne peut pas se faire chair pour y laisser subsister le mal. Il s'incarne donc pour nous guérir. S'il en est ainsi, comment puis-je être malade ? N'est-ce pas parce que je manque de conformer ma volonté à celle de Jésus ? Le lépreux d'aujourd'hui l'a fait merveilleusement : *si tu veux...*, ce qui veut dire : "moi, de mon côté, je veux". D'ailleurs, quel malade s'empêche de vouloir guérir ? Toujours est-il que pour guérir, il doit rencontrer Jésus dans la foi. C'est à cette rencontre que Jésus convie tous les malades. Or, la maladie la plus dangereuse n'est pas la lèpre du corps, mais celle de l'âme, c'est-à-dire, le péché et le manque de foi. Que Jésus guérisse tout manque dans cette foi, pour que ma volonté de guérir rencontre la sienne en vue de ma guérison.

L'autre bonne nouvelle pour tout le monde, c'est que la puissance de guérison de Jésus est toujours actuelle. Certes, la modernité remet la guérison du malade entre les mains de la médecine qui, depuis le temps d'Hippocrate à nos jours, a fourni des preuves convaincantes de son efficacité en multipliant ses domaines de spécialités et en soignant plusieurs maux autant par la médecine que par la chirurgie. Cette performance a pu lui donner l'orgueil qu'il n'y a

qu'elle pour guérir. Mais la vérité est que la maladie dans l'homme est si complexe que les moyens pour guérir ne peuvent pas se réduire à un seul. La preuve, c'est que la pharmacopée et l'homéopathie fleurissent aux côtés de la pharmacie, et que les charlatans de tous les goûts, selon les continents, et les guérisseurs traditionnels ne désertent pas le terrain de la thérapie et constituent, par rapport à la médecine, une alternative non négligée ni négligeable.

Ce n'est pas dans tout cela que Jésus se débat pour avoir une place et être parmi les guérisseurs de l'homme. Jésus est le Guérisseur. Sachez que l'homme qui est guéri par l'homme est susceptible de tomber malade de nouveau, et malade et guérisseur finissent tous les deux dans la mort. La puissance thérapeutique de Jésus réside dans le fait qu'il a vaincu la mort par sa Mort et, en définitive, la guérison, c'est s'unir au Mystère pascal du Christ. Là, la guérison, c'est le don de la vie éternelle.